

et du nord de l'Asie. Il est d'une agilité incomparable, franchit les précipices, grimpe les pentes les plus rapides, suit les sentiers les plus étroits sur le bord des abîmes, saute de roc en roc, s'arrête net sur la pointe aiguë d'un rocher où à peine a-t-il de la place pour poser les quatre pieds, et tout cela avec un aplomb, une facilité de mouvement, qui prouvent autant la justesse de son coup d'œil que sa force musculaire. N'ayant aucune arme à opposer à ses ennemis, il ne peut avoir recours qu'à la vitesse de sa fuite. Sa vigilance ne s'endort jamais, et il a perfectionné ses organes de l'odorat, de l'ouïe et de la

vue, au point qu'il est fort difficile de le surprendre. Lorsque le troupeau paît dans un vallon solitaire, il y a toujours sur les roches élevées environnantes deux ou trois vieux mâles en sentinelle, qui observent la campagne ; pour peu que l'un d'eux découvre quelque chose de suspect, il avertit par un sifflement aigu, et tout le troupeau détalé avec une vitesse incroyable ; en un clin d'œil tout a disparu au milieu de roches inaccessibles et de précipices infranchissables où l'on ne peut les suivre.—*A continuer.*

## LE BORD D'UN ABÎME.



A petite ville de Digne est si étroitement resserrée dans un triangle de montagnes qu'on ne sait, en y arrivant du midi ou de l'ouest, comment on pourra passer outre ; mais un peu au-dessus des dernières habitations, cette barre apparente laisse voir une rupture, et le sentier qui part de là se divise bientôt pour se diriger d'un côté vers les Hautes Alpes et pour descendre de l'autre dans les plaines de la

Provence. La montagne qui marque ce point de partage présente dans sa coupe abrupte l'aspect d'un promontoire.

C'est à environ une demie-lieue, dans le flanc gauche de cette pyramide verte et boisée, qu'existe un établissement thermal dont les eaux ne seraient pas moins renommées que celles de Grénoux, si depuis longtemps il n'était pas de mode d'aller à ces dernières, plus rapprochées, d'ailleurs, des villes d'Aix et de Marseilles.

Plusieurs sources bouillonnent presque à fleur de terre ; l'odeur sulfureuse qu'elles répandent les annonce de loin, et leur chaleur est si intense qu'elle ne cède qu'à une longue évaporation. Les étuves surtout ont une action irrésistible ; elles forment deux grottes profondes dont la température, bien que de degré différent, est assez élevée pour que la sueur ruisselle de tout le corps dès qu'on y pénètre.

Le paysage environnant est d'une fraîcheur merveilleuse. L'homme trouvant tout fait dans cette belle solitude a eu la suggestion de ne rien défaire ; il s'est contenté d'aligner quelques marronniers sur une promenade, et de dessiner deux ou trois al-

ées sur les rampes les plus douces. L'établissement est adossé à une muraille gigantesque dont le sommet surplombe et semble menacer ruine ; en face, un torrent emporté à grand bruit vers la Durance roule en cascade au fond d'un ravin qui lui sert de lit. Partout la végétation active et forte déploie une abondance sauvage ; elle couvre toutes les cimes d'une verdure perpétuelle et va développer jusqu'aux germes perdus dans les fentes des rochers ; on voit çà et là de jeunes arbustes entourés de touffes d'herbe ou de mousse, se dresser avec vigueur vers le ciel, tandis que leurs racines s'allongent ou se tordent sur des pierres nues et retombent comme des filets de lianes.

Jetée dans un cadre si gracieux et si riche, que doit paraître une maison peuplée de malades ? il est impossible qu'elle ne semble pas aussi laide que misérable ; et en effet, on regrette de ne trouver que la physionomie d'un hôpital à un édifice dont la place seule exigerait, pour l'harmonie du tableau, des proportions plus larges et des formes plus élégantes ; mais ce qui attriste bien autrement, c'est lorsque, parcourant l'intérieur, l'œil s'arrête sur ces infortunés qui passent de longues heures à gémir et qui ne s'adressent la parole que pour s'entretenir de leurs maux. Il y a là des artisans, des militaires, des pères, des chèvres, des bûcherons ; toutes les professions qui travaillent ou qui souffrent le plus semblent réunies ; cependant, la plainte y est égoïste comme partout ; elle demande des consolations et n'en donne pas ; et puis, si les rangs sont confondus, il n'en est pas de même des esprits ; la triste égalité des douleurs les rapproche inutilement ; jusque dans les eaux communes de la piscine, l'homme qui pense demeure séparé de celui qui n'est organisé que pour sentir ; et combien n'est-il pas à plaindre, lorsque rien ne parle à son intelligence ou à son cœur ! Plus la foule qui l'entoure est serrée, plus le vide qu'il y trouve est effrayant ; nulle oreille qui l'entende, nulle bouche qui lui réponde, et qu'est-ce donc si sa pensée enchaînée à la terre ne sait rien espérer au delà ! oh ! alors, son isolement est complet ; c'est le morne